

« Maîtresse, quand est-ce qu'on tweete? »

La première « twittclasse » française a vu le jour en 2009 dans un lycée professionnel de La Rochelle. Depuis, nombre d'écoles utilisent le réseau de microblogging, notamment pour l'enseignement de l'écriture et de la lecture

Cécile Bontron

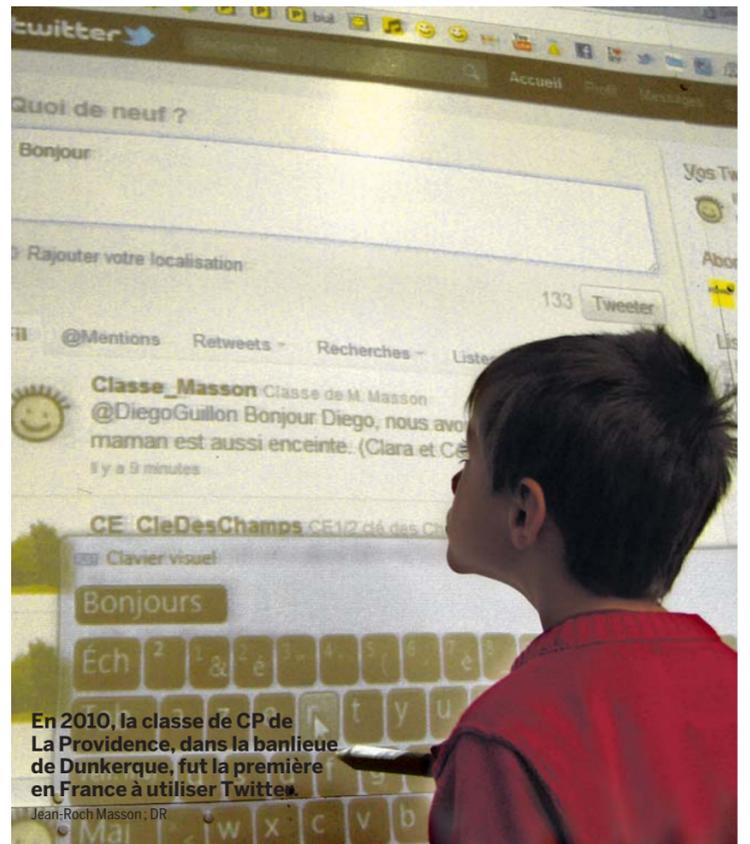
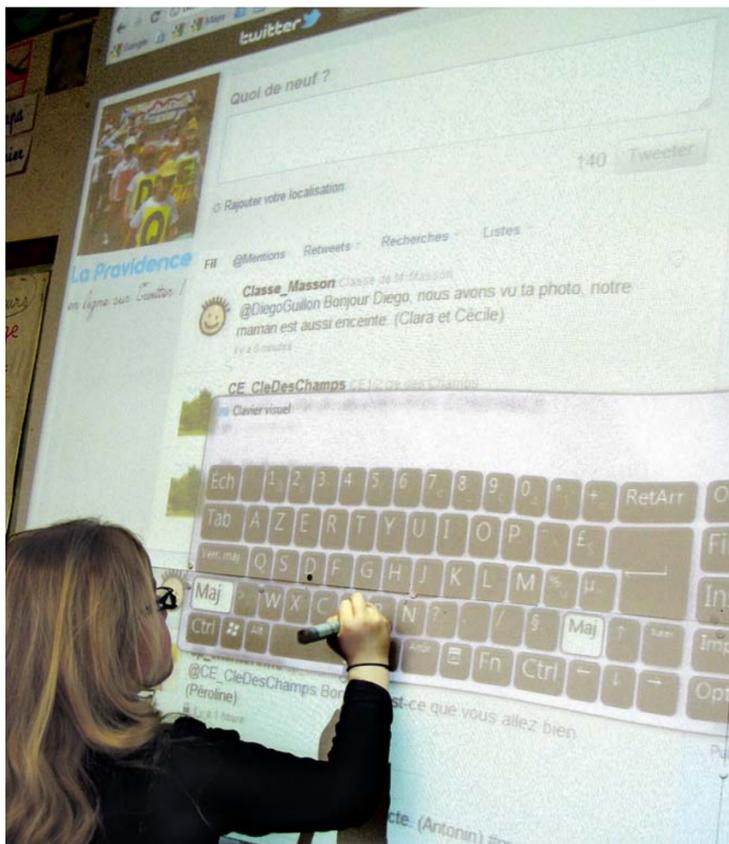
Assis devant le petit bureau de la chambre de ses parents, Lucas réfléchit à la phrase qu'il veut écrire. Comme pour y puiser l'inspiration, le petit blondinet de 7 ans plante ses yeux bleus sur sa mère, restée à côté. Mais Virginie Verleye, Dunkerquoise de 33 ans, ne faiblit pas : son aîné a voulu reproduire l'exercice réalisé toute l'année en classe de CP, il doit aller jusqu'au bout. Après un moment, Lucas s'approche de la table et balade son index sur le clavier familial. En quelques minutes, la phrase se forme. Petite correction de la maman, et la trentaine d'abonnés au compte privé de Lucas découvrent que ses cousines, « Eva et Léa viènt à la maison ce soir ». Via Twitter. Comme à l'école.

Car en 2010, le petit Dunkerquois a fait partie de la première classe française de CP utilisant Twitter pour apprendre à lire et à écrire. Selon le principe de ce site de microblogging, Lucas et ses copains publiaient des messages de 140 caractères maximum sur un compte unique à la classe (@Classe_Masson) pour échanger avec leurs contacts (« followers »).

L'initiative reste marginale, mais elle se multiplie chez les enseignants. Si trois classes s'étaient lancées sur Twitter à la rentrée 2010, un site qui recense les « twittclasses » francophones (Twittclasses.posters.com) en comptait 25 en février, et 81 au 1^{er} septembre, dont une cinquantaine en France. « Il existe des projets différents allant de la maternelle à l'université », décrit Bertrand Formet, animateur TICE (enseignant du primaire chargé de développer les nouvelles technologies) et créateur du site. L'outil est adapté sur des besoins ponctuels ou quotidiens. Certains professeurs du supérieur s'en servent uniquement pour s'adresser aux élèves, un autre a fait adapter L'Étranger, de Camus, en tweet... »

Dans la classe de Lucas, aucun élève et très peu de parents connaissaient Twitter lorsque Jean-Roch Masson, l'instituteur, leur a présenté le projet à la rentrée 2010. « Nous allons être les journalistes de nos vies », a simplement expliqué l'enseignant de l'école La Providence, située dans une banlieue populaire de Dunkerque.

@Classe_Masson s'est vite rodée. Chaque matin, un ou deux élèves sont chargés d'écrire le premier tweet de la journée. Mardi 17 mai, c'était au tour de Sajid : « Bonjour, aujourd'hui nous sommes mardi 17 mai. Bonne fête à Pascal !! #Sajid. » Mais avant de cliquer sur « envoyer », Sajid doit d'abord écrire sa phrase sur un cahier, la



En 2010, la classe de CP de La Providence, dans la banlieue de Dunkerque, fut la première en France à utiliser Twitter.

Jean-Roch Masson ; DR

faire corriger, la taper sur un document numérique partagé avant de la copier-coller sur le logiciel gérant Twitter. Enfin, le tweet s'affiche sur le mur du fond. Là, l'écran du tableau blanc interactif fait défiler en permanence les colonnes d'avatars (les photos de présentation des utilisateurs) et leurs quelques lignes de message.

Le logiciel qui utilise la classe sépare les tweets publiés par les twitteurs que la classe suit, les tweets qui leur sont adressés et les messages directs qu'ils reçoivent de manière privée. « Les enfants ont très vite compris dans quelle colonne arrivaient les messages qui les concernaient et ne prêtaient aucune attention aux autres », assure Jean-Roch Masson. Inversement, à l'apparition d'un tweet à leur adresse, toute la classe s'emballe. « J'ai dû mettre le hold, sourit l'instituteur, ils voulaient tout arrêter pour lire leur message et y répondre. »

Outre les tweets spontanément proposés par les enfants, Jean-Roch Masson lance des exercices : réflexions autour d'un mot, création de mots valises, énigmes mathématiques. La classe joue également aux échecs avec celle d'Amandine Terrier, qui dirige un triple niveau CE2, CM1, CM2 à Crotenay (Jura). L'enseignante a créé là la première twittclasse de primaire en mai 2010 pour commenter un voyage scolaire à Paris. Les parents se connectaient sur le compte@crottenaycycle3 pour suivre les tweets de leurs bambins depuis la tour Eiffel, au Musée du Louvre. L'expérience devait s'arrêter là. « J'ai retrouvé beaucoup d'élèves à la rentrée, se souvient l'institutrice. Ils m'ont immédiatement dit : "Maîtresse, quand est-ce qu'on tweete?" »

Devant tant de motivation à écrire, Amandine Terrier a intégré le réseau social au quotidien de la classe et pour des projets d'instruction civique ou d'échange avec des écoles étrangères. « Les pionniers ont lancé leurs expériences dans des contextes spécifiques, analyse Gérard Marquié, chercheur à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. Ils se situent en secteur rural, dans des quartiers populaires, ou dans des établissements professionnels. La situation des élèves invite les professeurs à travailler sur les éléments de désenclavement ou de motivation. » Or Twitter fait entrer l'écriture et la lecture dans le concret.

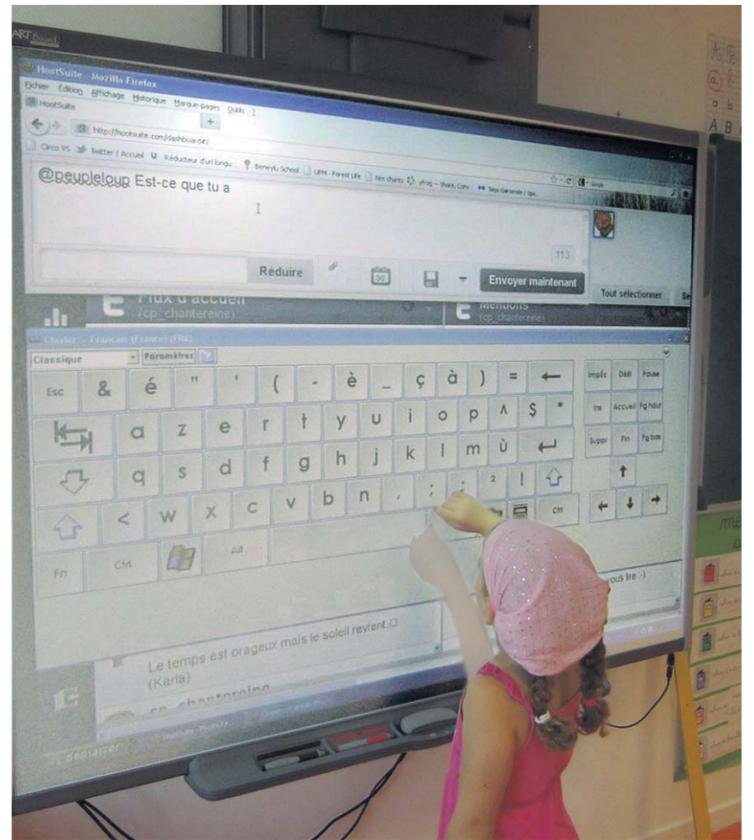
« Beaucoup d'élèves en difficulté pensent que lire et écrire, ça ne sert qu'à être bon à l'école, affirme Stéphanie de Vanssay, enseignante spécialisée en réseau d'aides spécialisées aux élèves en difficulté (Rased). Quand on écrit juste une ligne, ça n'a pas de sens. Avoir un véritable interlocuteur en donne. » Pour elle, Twitter se rapproche du journal imprimé de la pédagogie Freinet : « C'est le même esprit : on produit vraiment, en ancrant la classe dans son environnement. On fait donc très attention à la correction de ce que l'on publie. »

A La Providence, les 24 élèves twitteurs se sont ainsi montrés bien plus productifs que prévu. En Franche-Comté, Evelyne Dirringer, institutrice de l'école Chanteraine à Villersexel (Haute-Saône), va plus loin : « Le niveau de la classe était bien meilleur que les années précédentes. » Elle a choisi d'orienter son expérimentation autour d'un expert référent pour le projet de classe, Mickaël Brangeon, alias@peupleloup, grand connaisseur des loups. Une question sur la vie de ces carnivores ? Un mot à définir ? Les@cp_chanteraine envoyaient un tweet à @peupleloup. « Lorsqu'ils recevaient un message de Mickaël, c'était vraiment la joie dans la classe ! », se rappelle Evelyne Dirringer.

Un site qui recense les « twittclasses » francophones en comptait 81 au 1^{er} septembre

Pour le psychologue et psychanalyste Yann Leroux, le succès de l'écriture sur Twitter tient aussi à la désinhibition qu'apporte le support numérique : « Les enfants apprennent très vite que lorsqu'ils écrivent sur le papier, ça reste. Alors qu'avec la matière numérique, on peut effacer. Ça ôte la culpabilité de l'erreur, de mal écrire et permet d'expérimenter sans crainte. » Pour le blogueur (Psyeteek.com), la peur face à Twitter est du côté des adultes : « Les matières numériques bouleversent tout. Avant, la classe était vécue comme un lieu clos. Avec le numérique, elle s'ouvre sur l'extérieur. L'ouverture peut faire peur. »

Pour affronter les éléments dangereux de l'extérieur, chaque twittclasse a réfléchi



à des règles d'utilisation. Trois mois après leurs premiers pas sur le réseau, les élèves de @Classe_Masson ont réalisé leur « code » : « Quand je vais sur Twitter, je suis avec mes parents ou le maître pour écrire ou pour lire » ; « je suis poli et gentil » ; « je ne donne pas mon adresse, mon mot de passe et tout ce qui est ma vie privée. »

Pour Gérard Marquié, cette éducation aux réseaux sociaux « est l'un des plus grands intérêts de l'expérience ». Le chercheur résume : « D'habitude, cette éducation se fait dans une démarche d'inquiétude, de stigmatisation. » Et souvent trop tard. Car les enfants s'intéressent aux réseaux sociaux de plus en plus tôt. Laurence Bee, auteur de Facebook et Twitter expliqués aux parents (Numériklivres, 3,99 euros), estime que « les enfants commencent à réclamer un compte MSN vers 8 ans, puis un compte Facebook vers 9 ans ». Et de poursuivre : « Ils sont attirés par les cousins, les frères et sœurs... et à l'entrée du collège, une majorité est sur Facebook. »

Mais le leader des réseaux sociaux n'a pas obtenu les faveurs des enseignants. Laurence Juin, professeur de français et d'histoire-géographie en lycée professionnel à La Rochelle, a créé la première twittclasse française à la rentrée 2009 pour prolonger les projets de la classe et réfléchir sur les traces numériques. « Je leur ai d'abord proposé de venir sur Facebook, se souvient-elle, mais je me suis vite rendu compte que c'était leur sphère privée... et qu'ils faisaient n'importe quoi sans rien sécuriser. »

A la rentrée 2010, forte de son premier succès, elle a renouvelé l'expérience avec une deuxième classe. Mais l'enthousiasme n'est pas au rendez-vous : « Cette année, j'ai

eu une classe socialement et scolairement en grande difficulté. Ils avaient du mal à vivre ensemble en classe, alors ils n'avaient pas du tout envie de se retrouver le soir sur Twitter. » L'enseignante revoit ses ambitions extrascolaires et se concentre sur un travail individuel d'écriture en binôme avec une personnalité du Web (bloggeuse, journaliste etc.), via Twitter. « L'expérience a bien fonctionné mais démontre que tous les publics n'accrochent pas forcément », souligne Gérard Marquié. Et l'implication des enseignants demeure primordiale.

A l'école La Providence de Dunkerque, où même le cours moyen de maternelle tweete, la collègue de CE1, Florence Beyaert, reste sceptique après quelques mois de twittclasse. Elle a bien constaté l'envie de ses 7-8 ans de se frotter aux réseaux sociaux, mais n'a pas saisi l'intérêt de l'engagement général. « Nous n'avons accès à Internet qu'une fois par semaine, c'est pénalisant », souligne-t-elle. Mais en plus, l'institutrice ne possède pas de compte personnel. Elle connaît mal les us et coutumes de Twitter, les « retweet » (rediffusion d'un tweet) ou les « follow friday » (vendredi où l'on suggère des comptes à suivre). Elle se sent un peu perdue. Et stressée quand Lucas et ses copains débarquent dans sa classe avec une évidente envie de tweeter. Et une grande expérience de l'outil.

La dernière critique que les pionniers des twittclasses ont vu se développer n'est pas d'ordre matériel mais philosophique : les enseignants font entrer dans leur école un outil à visée commerciale. Ils ouvrent leur classe à l'extérieur, y compris à la publicité. Sans véritable réponse, ils assument cette connexion au monde dans toute sa complexité. ■